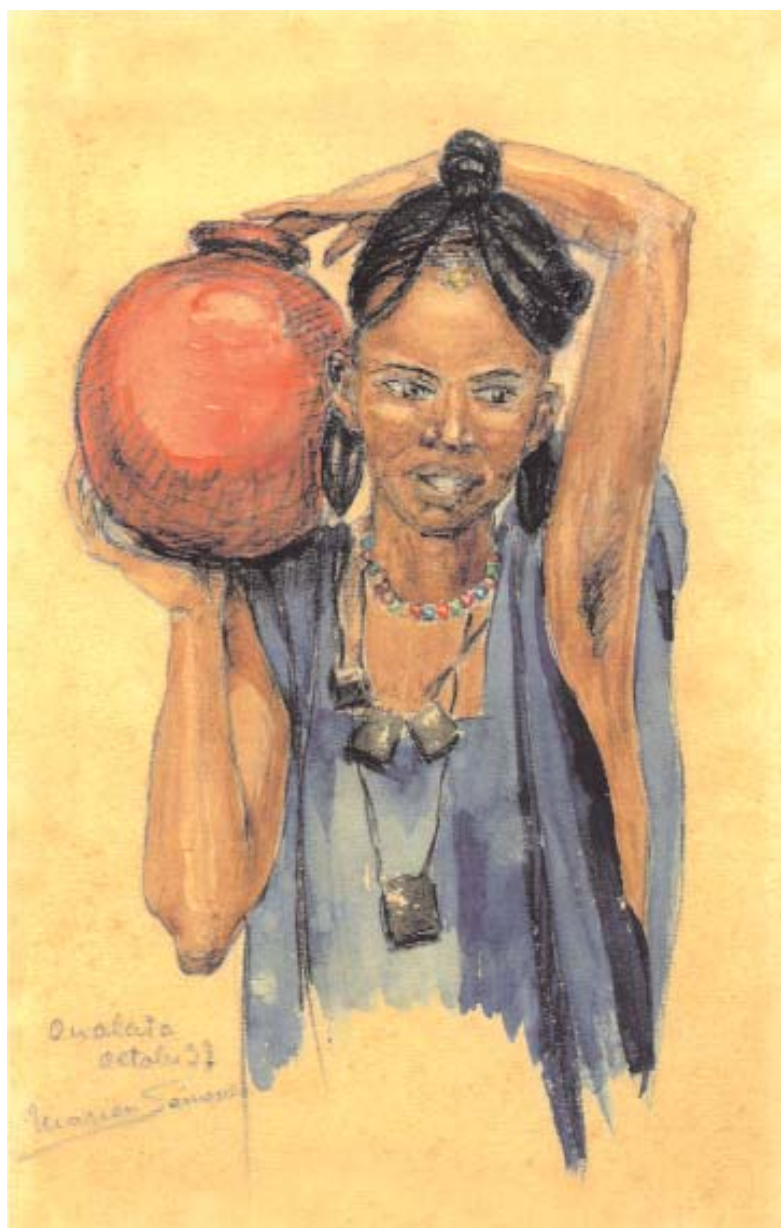


Une artiste à étoiles d'encre  
Marion Senones





## Biographie de Marion Sénones

*Monique Vérité*

Marion Sénones est le pseudonyme d'artiste sous lequel Marcelle Borne Kreutzberger choisit d'apparaître à partir de l'année 1933.

Deux ans auparavant a eu lieu la rencontre avec Odette du Puigauveau qui scella le destin de l'une et de l'autre, désormais unies jusqu'à la mort. Odette aurait alors demandé à son amie de changer de nom. Effacement de toute filiation et départ vers une nouvelle existence : tel semble être le désir manifesté par cette démarche mais on ignore tout du choix de cette dénomination-là, Marion Sénones.

Marcelle Borne est née le 8 juin 1886 à Neuilly-sur-Seine ; son père, officier de réserve et fonctionnaire au ministère de l'Industrie meurt d'un accident de cheval peu de temps après sa naissance. Sa mère se remarie avec le capitaine Kreutzberger et le couple, après quelques déménagements, se fixe à Rennes, élue par Marcelle comme sa ville natale.

Entourée de deux sœurs et d'un frère dont elle est l'aînée, elle y vit une adolescence de jeune fille rangée. Après sa scolarité au pensionnat de l'Immaculée, passionnée de dessin et de peinture elle s'inscrit en 1903 à l'École régionale des Beaux-Arts où elle obtiendra un premier prix. Une telle orientation

n'est pas si courante, au début de ce siècle, dans les familles bourgeoises ; cette ouverture est la marque de sa mère, Stéphanie, qui veille à encourager les dispositions artistiques de ses enfants. Elle-même est musicienne, anime bals et concerts locaux, et monte avec sa fille Anne une troupe de théâtre « La Pie qui huche » ; les spectacles créés sont fort prisés des comédiens parisiens.

Durant les mois d'été les programmes culturels laissent place aux séjours balnéaires et aux excursions. Marcelle est de toutes les sorties et, le crayon toujours à la main, croque à plaisir paysages, portraits ou motifs pittoresques.

Les convenances dans ce milieu provincial voudraient qu'elle envisage fiançailles et mariage mais elle éconduit ses soupirants. Par contre elle se lie avec Marie-Louise Anglada, une pédiatre fortunée de vingt ans son aînée et elle part la rejoindre, tantôt dans sa propriété de Château-du-Loir, tantôt dans son appartement parisien. La guerre de 14-18 perturbe ce rythme. Marcelle reste à Rennes. Membre du comité de l'Union des Femmes de France (société affiliée à la Croix-Rouge), elle obtient son diplôme d'infirmière et est affectée à la salle Dayot de l'hôpital 101.

En 1917, à 31 ans, elle décide de s'installer à Paris et elle se partage entre son domicile, rue de Vintimille, et celui de Marie-Louise, rue Bonaparte. Autre rupture après celle d'avec la « prison dorée rennais » : ne plus vivre de ses rentes et exercer une activité professionnelle. Elle s'oriente vers le journalisme. Pendant trois ans elle collabore à *Europe nouvelle*, dirigée par Louise Weiss.

De 1920 à 1926 elle est rédactrice aux éditions Nilson, de 1926 à 1929 elle est modéliste dessinatrice à la maison Roche puis elle revient à la presse, au journal *Eve* jusqu'en 1933.

Nulle bravade n'accompagne son cheminement ; ses photographies nous renvoient l'image d'une dame de province d'allure rentière, sereine et souriante, au corps épanoui. Ses lettres à Marie-Louise sont affectueuses et confiantes. À peine l'a-t-elle quittée qu'elle lui écrit sa hâte de la revoir. Sa famille semble s'être accommodée de la situation, bénéficiant des largesses des deux femmes lors de leurs fréquents séjours parisiens.

Marcelle comme Marie-Louise partage le même enthousiasme pour l'histoire des civilisations anciennes et elles s'offrent de confortables croisières méditerranéennes. À Paris, elles fréquentent régulièrement les expositions, les musées et les concerts.

Cet équilibre bascule à la fin de l'année 1931 lors de la visite d'Odette du Puigauveau au journal *Eve* ; un charme irrésistible aurait opéré.

Marcelle est séduite par la journaliste, sa cadette de huit ans, dessinatrice de papillons exotiques, pêcheuse en saison sur les thoniers bretons et, le reste du temps, habitante d'une péniche amarrée à port-Lonchamp.

Sur la page de son agenda datée du 24 avril 1932, est dessiné un cœur percé d'une flèche, orné de cette légende « à toi pour la vie » et d'une ancre marine. Odette confirme le caractère immédiat et réciproque de cette attraction par ces propos : « Un courant secret est passé entre nous. Nous nous sommes tout de suite liées d'amitié et nous avons vécu ensemble. »

Bientôt il en sera fini de Marcelle Borne Kreuzberger et tout souvenir de Marie-Louise Anglada sera balayé par Odette lors de son installation dans l'appartement de la rue de Vintimille.

Le 28 novembre 1933, *Ouest-Eclair* annonce dans ses colonnes cette nouvelle : « À bord d'un langoustier breton,





deux intrépides voyageuses, notre collaboratrice Odette du Puigauveau et une Rennaise Mademoiselle Marion Sénones partent pour la Mauritanie. »

En pleine page figurent les deux héroïnes, habillées en bleu de chauffe, sabots de bois, chandail et bérêt marins, rayonnantes de fierté et de complicité au milieu des dix hommes de l'équipage.

Ce voyage est le plus beau cadeau qu'elles aient pu mutuellement s'offrir.

L'aventure vers un ailleurs lointain, rêve d'Odette resté insouvi malgré diverses tentatives, voilà qu'il se concrétise avec Marion, prête à suivre son « volcan » au bout du monde.

Quant à Marion, certes amatrice de croisières, jamais elle n'aurait eu la hardiesse d'oser seule de telles escapades. Odette le confirme dans une lettre à un de ses amis, après la mort de sa compagne. « Sans mon autorité, Marion serait restée secrétaire de rédaction au journal *Eve* avec son brevet des Beaux-Arts de Rennes. Il a fallu deux ans de Sahara pour qu'elle redevenue elle-même. »

Ce premier périple, à dos de chameau, d'une dizaine de mois



à travers la Mauritanie encore à peine pacifiée par les militaires français est un succès. Leur arrivée a été précédée de reportages envoyés par Odette du Puigauveau au *Miroir du monde* à l'*Illustration*, au *Monde colonial Illustré*. À Paris, au Muséum d'histoire naturelle, Marion



Sénones prononce sa première conférence, saluée par Rivet directeur du musée d'Ethnographie. Elle met sur pied une tournée de causeries à travers toute la France et relate son voyage sur les ondes de *Radio Paris*.

En décembre 1936, nouveau départ. Elles sont chargées de mission et munies de subventions. C'est une expédition de grande envergure, longue de quatorze mois à travers tout le Sahara occidental, une boucle de 6500 km depuis le Sud du Maroc jusqu'au Tagant puis la remontée par Tombouctou, les mines de sel de Taoudéni et Tindouf.

De 1950 à 1951, Marion accomplit sa troisième et dernière méharée, subventionnée par l'Institut français d'Afrique noire, depuis la vallée du Draa jusqu'au fleuve Sénégal.

Au total, les deux exploratrices ont couvert ensemble 15.000 km équivalents à une durée de 5 années.

Novices l'une comme l'autre et accompagnées seulement de quelques goumiers, elles se sont abandonnées avec allégresse, malgré les souffrances et dangers encourus, aux nécessités de la vie nomade et se sont pliées à ses règles. Autodidactes, elles se sont immergées au cœur du Sahara et les « grandes tentes » se sont ouvertes à leur curiosité.

À leur retour, toutes les deux ont le souci de livrer à ceux qui ne sont pas partis ce qu'elles ont appris. Documentation précieuse de première main, collectée sur le « terrain », portant témoignage de l'état de cette société nomade encore à peine ébranlée par l'intrusion du monde moderne.







Chacune apporte sa contribution selon son talent et ses capacités.

Marion, qui a renoué avec sa première passion d'artiste, revient les bagages chargés de croquis, d'esquisses et de dessins à la mine de plomb, à la plume ou rehaussés d'aquarelle. Si la majorité de ses sujets sont pris sur le motif, certains ensembles sont composés d'après photo en atelier. À travers son œuvre, se décline un tableau de la Mauritanie traditionnelle avec ses coutumes. Scènes familiales sous les tentes, tumultes des danses et des tambours lors des fêtes collectives dans les campements, soirées plus intimes dédiées à la musique et à la poésie, activités des tisseuses de tapis, des tisserandes, des forgerons ; gestes du puisatier manœuvrant son chadouf (balancier de puits), du chamelier maîtrisant sa monture... Marion Sénones a aussi accumulé portraits et silhouettes : peuls, Sarakollés, nemadi, pêcheurs imraguen, farouches guerriers arabes, sages marabouts berbères. Elle s'est appliquée à rendre les coiffures emperlées et nattées, les enroulements des voiles qui encadrent les visages

des femmes. Son trait est délié, musical, tout en souplesse et atteste de l'heureuse plénitude de sa présence au monde.

Membre de la société des Artistes peintres et graveurs d'Outre-mer et de la Société des paysagistes français, elle expose régulièrement dans les galeries en France et vend sa production dont une partie sert d'illustrations aux récits de voyage de sa compagnie. Si elle



pouvait vivre de ses ventes, Marion se laisserait absorber par son art graphique car c'est à travers le dessin qu'elle fixe ses émotions : « Elle dessine comme elle respire » a coutume de dire Odette.

Il est un autre domaine où elle a acquis de la maîtrise et de la renommée, c'est son activité de conférencière. Elle a maintenant plus d'un thème à sa disposition : « Sur les pistes du Sahara maure », « La culture intellectuelle des Maures », « Quand l'oued Draa était fleuve de richesses » ou « De Tombouctou au Maroc avec la grande Azalaï »...

Par contre, ses travaux littéraires n'ont pas le même succès. Elle ne fait pas cas de ses articles, une cinquantaine, d'un intérêt purement alimentaire mais est plus soucieuse du devenir de ses contes, nouvelles et romans ; en fait ces textes chargés d'une sentimentalité conventionnelle et surannée resteront pour la plupart à l'état de manuscrit. Un seul de ses romans, *De vent et de sable*, paraîtra en 8 feuilletons dans *les Nouvelles littéraires* en 1954 et son récit historique retraçant les aventures de Camille Douls, explorateur aveyronnais, sera publié en 1972 dans *la Revue du Rouergue*.

Deux séries de monographies *Les Européennes et le désert* et *La Vie de quelques pionniers sahariens*, resteront sans suite, tant chez les éditeurs qu'à la radiotélévision française où elles furent déposées. Le projet de film sur la vie des nomades et la région de Oualata, malgré





trois scénarios envoyés à Jean Renoir, n'arrive pas à son terme.

Il faut dire que le cours de la vie de Marion Sénones subit alors un nouveau tournant ce qui ne facilite pas le suivi de ses affaires éditoriales comme cinématographiques.

En février 1961, le ministre marocain Moulay Ahmed Alaoui invite Odette du Puigaudeau à venir défendre la politique d'annexion de la Mauritanie au Maroc, dans le cadre d'émissions radiodiffusées pour l'Afrique. Le Maroc n'a pas reconnu l'indépendance de la Mauritanie, proclamée le 28 novembre 1960.

Odette va à Rabat pour discuter de son installation, avec Marion évidemment – l'une n'allant pas sans l'autre. Les propositions sont si alléchantes qu'elles s'encouragent mutuellement à accepter de suite. Marion est ravie que son « volcan » ait enfin l'occasion de donner toute sa mesure de spécialiste des Maures. Elle-même aura toute liberté pour créer à sa guise un musée du Sahara aux Oudayas et ensemble elles reprendront leurs recherches archéologiques dans la vallée du Draa et voyageront à loisir dans toutes les régions...

Fin mai elles déménagent à Rabat, c'est la poursuite de leur « belle aventure ».

En fait aucune promesse ne sera honorée sauf l'activité d'Odette à la radio durant un an. Mais elles ne retourneront pas en France où leur engagement inconditionnel aux côtés du Maroc leur a fermé bien des portes. Marion trouve un petit emploi au musée des Antiquités qu'elle doit abandonner en 1965, en raison d'une douloureuse arthrose de la hanche. Elle continue à dessiner et à organiser annuellement des expositions ventes à Rabat, Tanger et Marrakech, jusqu'à son immobilisation complète en 1975.



Marion Sénones meurt à Rabat le 3 octobre 1977. À son



enterrement, ses amis proches, chrétiens et musulmans, réciteront à tour de rôle le De profundis et la Fatiha, dernier hommage discret, et intime à cette femme qui « aimait tant le bon accord, la paix, l'harmonie en toute chose », selon les mots de sa fidèle compagne.

☆☆☆









#### BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE

- (Bibliographie complète dans la biographie d'Odette du Puigadeau, Payot 2001)
- L'Abandonnée, Rabat, L'Aguedal, n°4 et 5, 1937.
- Le Razzi des R'gueibat ou Le chacal et les zébus, Paris, Lectures 40, février 1940.
- L'Azalaïe d'Hassan Ouled cheikh Mokhtar, Paris, Camping, janvier et février 1941.
- La Belle aventure de Duranton pionnier de la conquête française, Paris, Journal des voyages, mars 1946.
- La Ville interdite, Paris, Les Nouvelles Littéraires, juin 1951.
- De vent et de sable, Paris Les Nouvelles Littéraires, janv. et févr.1955.
- L'Appel de Tombouctou, Paris, Revue française, nov. 1958.
- Henri le navigateur, père des explorations modernes, Paris, Miroir de l'histoire, janvier 1960.
- Camille Douls, Rodez, La Revue du Rouergue, n°103-104, 1972.

*Merci aux éditions Ibis Press qui nous ont transmis ces illustrations.*